34e ANNÉE (4e SÉRIE) No 22 30 MAI 1912

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Prix d'abonnement pour tout l'Univers { 15 francs à l'Edition complète. 10 — à l'Edition partielle.

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison St-Pierre, rue Tassel, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. M. Lavisse enfant : curé et maître d'école dans les années 1840. — II. Silhouettes de curés soissonnais. — III. Vie de collège. — IV. Impression d'une grande cathédrale sur une âme d'enfant. — V. Une Première Communion sans ferveur. — VI. Vie scolaire à Paris entre 1850 et 1860. — VII. Testament religieux d'un élève de philosophie en 1862. — VIII. Vogüé. — IX. Sully Prudhomme. — X. Gabriel Monod (lettre inédite). — XI. M. Reuss et la *Jeanne d'Arc* de M. Hanotaux. — XII. Dieu et la formation morale de l'enfant.

I. — M. Lavisse vient d'écrire ses *Mémoires* (*Revue de Paris*, 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1911). Ou plutôt, il ne vient encore que de les commencer, puisqu'il s'arrête au seuil de sa vingtième année, à l'année d'entrée à l'Ecole Normale supérieure, en 1862. Il les écrit, non par vanité d'auteur qui juge les moindres détails de son existence dignes de retenir l'attention de la postérité. Il ne dira pas, comme tel romancier célèbre lassé sans doute des scènes d'alcôves : « Je vais écrire mes *Mémoires*, il n'y a que cela d'intéressant pour les lecteurs et d'amusant pour l'auteur. » Ou plutôt, de cette formule, il ne retiendra que la moitié, la seconde moitié : il écrit parce que vraiment cela lui fait plaisir, parce qu'il s'est trouvé de loisir pendant ses vacances de 1911 (ce qui ne lui était pas arrivé vingt-quatre heures en vingt ans), — parce que, quand on devient septuagénaire, on éprouve un charme incomparable à regarder son passé lointain :

La mémoire des vieilles gens, dit-il, devenue presbyte, découvre, par delà les brumes qui voilent les régions de leur vie, le clair pays de leur enfance en fraîches couleurs... Les vieilles gens aiment à conter leurs vieilles histoires ; et puis voilà longtemps que ma main obéit à l'appel quotidien de ma plume, sa voisine ; une fois de plus ma main a obéi... Si quelqu'un vient à penser que je suis induit par orgueil ou par vanité à croire que ces souvenirs méritent d'être révélés au public, il se trompe. Je les écris tout simplement parce que je ne peux pas m'en empêcher.

On sait quelle place éminente M. Lavisse occupe dans l'Université; quelle influence énorme, mauvaise, il exerce sur la jeunesse cultivée de Paris ; combien son rationalisme est âpre et démolisseur (voir, tout récemment encore, ce que nous en avons dit l'an dernier, *Ami* 1911, p. 358-359). Ici, dans ces pages de *Souvenirs*, il a retrouvé quelque chose de son âme d'enfant ; ou tout au moins il n'a pas étouffé complètement ce qui de cette âme lui est remonté en mémoire. Il revit en sincérité ses impressions d'enfance, et refoule à temps le sourire d'ironie que l'on sent parfois prêt à affleurer au bord de sa plume.

Il y a, par exemple, ce croquis de son vieux maître d'école, le père Matton, qui a appris à lire à son père, à sa grand'mère; qui cinquante années durant a élevé tout Le Nouvion-en-Thiérache [1], *nô maître*, comme tout le monde l'appelait : figure de légende pour la génération actuelle, qui n'a connu que des « maîtres » d'un tout autre type. Le père Matton chante à l'église ; et c'est un « souvenir » que M. Lavisse évoque avec émotion :

Il était l'un des chantres qui s'asseyaient dans le chœur, l'un en face de l'autre, derrière les lutrins dont l'aigle portait sur ses ailes d'or éployées un très gros livre. Le moment venu de chanter le *Credo*, ils se levaient, coiffaient leur bonnet et s'en allaient vers l'autel qu'ils saluaient profondément; puis ils faisaient un demi-tour, se saluaient l'un l'autre, se recoiffaient, et, après un second demi-tour, marchaient, chacun d'un côté du chœur, en chantant alternativement les affirmations du *Credo*. Je crois bien que des chasubles revêtaient leurs épaules ; mais je suis sûr qu'ils tenaient en main un bâton au bout duquel se détachait une statuette de saint. Le mouvement du bâton scandait leur marche lente. Arrivés à la grille, ils recommençaient le demi-tour et le salut, le demi-tour et la marche, cette fois vers l'autel; devant l'autel, mêmes cérémonies, et reprise de la marche, qui durait jusqu'à l'*Et vitam ven-*

[1] On sait que M. Lavisse est né (en 1842) au Nouvion-en-Thiérache, « bourg de Picardie, dit-il,... dans un joli vallon vert, étroit et court. » — 2.000 habitants environ, alors (aujourd'hui plus de 3.000) : « Jadis ville de commune enceinte de murailles, et les maisons ont gardé de ce temps-là l'habitude fâcheuse d'être serrées les unes contre les autres ; la plupart d'entre elles ne possèdent donc que de médiocres jardinets. Le Nouvion a donc l'air d'une petite ville. » — Le principal travail du pays est l'élève du bétail bovin et la culture des pommiers.

turi sæculi. Amen. Le spectacle me semblait beau et les hommes qui en étaient les acteurs m'inspiraient une sorte de respect. Quand je voyais le maître à l'école, je me rappelais le bonnet, le bâton, les salutations et le chant grave en langue inconnue.

Voilà une page qui fait plaisir, malgré les atténuations sceptiques («... *semblait* beau... une *sorte* de respect ») que M. Lavisse apporte à la vivacité de son souvenir. Depuis, la pédagogie nouvelle s'est avisée que de chanter à l'église, de servir à l'autel déshonorait le maître, qui ne doit nulle part apparaître comme subordonné au curé, comme inférieur au curé. Et sans doute M. Lavisse l'a prétendu lui-même. Combien la vérité était autre, cependant! De quelle auréole se nimbait le front du maître, à ce voisinage des choses divines! Quel prestige lui revenait, d'occuper ainsi une place d'honneur, fût-ce la seconde, dans le sanctuaire! Dira-t-on qu'il est plus grand pour lui de s'isoler, de se « séparer » de l'Eglise pour se confiner dans son école, où il restera premier toujours puisqu'il y sera seul? M. Lavisse enfant ne le pensait pas, et nul enfant ne le pensera jamais, et les parents pas davantage.

Cette petite école, — il me semble aujourd'hui, — était comme une annexe de l'église. Le curé-doyen y choisissait les enfants de chœur, dont le chef était mon camarade Théophile Bourgeois, qui me dit un jour : « Théophile, ça veut dire ami de Dieu », et, comme je m'étonnais, il me ferma la bouche : « C'est monsieur le doyen qui me l'a dit. »

Très gentil, ce petit qui est tout fier de porter un nom qui signifie « ami de Dieu ». Aujourd'hui, ce sont d'autres fiertés qu'on leur met en tête!

Aux grands jours de Confirmation, l'évêque honorait l'école d'une visite :

Quand venait Monseigneur, en tournée de confirmation, le curé-doyen le conduisait chez « nô maître. » Je vois encore, comme si c'était il y a un quart d'heure, entrer par la porte, si basse pourtant et si étroite, la robe violette, la grande croix d'or, l'anneau pastoral, les cheveux blancs bouclés soigneusement, le nez aquilin et tout le bel air de Monseigneur de Garsignies. La pauvre petite école s'agenouilla devant ce grand seigneur. Quand il eut achevé le geste de la bénédiction, l'évêque aida le vieux maître à se relever.

Quel tableau! quelle impression ineffaçable, restée, à plus de soixante ans, aussi vive que « si c'était il y a un quart d'heure! » Croyez-vous que le vieux maître fût « déshonoré » d'apparaître ainsi, ce jour-là, aux yeux de ses enfants, non plus seulement second, mais troisième, après l'évêque et le curé? Croyez-vous qu'il fût moins grand, prosterné devant son évêque, que tels de ses successeurs, gamins de vingt ans, campés effrontément, le chapeau en bataille, au passage des processions?

Puis, c'est la mort :

Un jour, en 1849, le père Matton cessa de chanter à l'église; sa voix ne se déclenchait plus que par un aboiement : Ouah! Ouah! Ouah! Un paquet de chairs grises délabrées tressaillait sous son menton. A l'école, il cessa de régler nos pages; sa main ne pouvait plus maintenir la règle ni conduire le crayon. L'école fut fermée; chacun de nous emporta sa planche. Pas longtemps après, l'office des morts fut célébré autour du cercueil de « nô maître », qui, depuis plus d'un demi-siècle, avait chanté tant de *De profundis* aux défunts de la paroisse.

Puis, ce furent d'autres maîtres, et déjà les premières leçons de latin, au Nouvion même. Mais, de tout cet enseignement reçu avant la dixième année, ce qui est resté au cœur de M. Lavisse, ce qui lui remonte en mémoire sous ses cheveux blancs, ce sont des impressions morales et religieuses :

Naturellement, je tirai des leçons de mes premiers maîtres et des livres que je lus des notions qui se logèrent dans mon esprit; mais je ne puis dire au juste lesquelles, parce que je les reçus presque toutes, comme les reçoivent d'ordinaire les enfants, avec indifférence. Au contraire, j'ai gardé le souvenir des émotions morales que je dois aux écoles de ma petite enfance.

...L'histoire sainte me donna de grandes émotions.

Je connaissais Dieu le père pour l'avoir vu dans un tableau à l'église : la tête blanche à chevelure bouclée, coupée par une raie bien faite, s'inclinait, et les bras vêtus de bleu se tendaient vers la Vierge montant au ciel sur les ailes des anges. Je fus charmé de le retrouver dans l'Ancien Testament. Une ou deux fois par semaine, un des grands lisait tout haut des passages indiqués par « nô maître. » *Les conversations de Dieu avec les hommes ne m'étonnaient pas et me plaisaient :* « Et l'Eternel Dieu appela Adam, et lui dit : — Où es-tu? — Et il répondit : — J'ai entendu ta voix dans le jardin... » L'Eternel devint pour moi une personne réelle, presque familière.

Lorsque j'entendis lire l'histoire du sacrifice d'Abraham, je m'étonnai fort que Dieu ordonnât de tuer un enfant, et je m'apitoyai parce que je me mis à la place du petit Isaac qui, pensai-je, avait mon âge; le consentement d'Abraham me révolta; certainement mon père ne m'aurait pas ainsi sacrifié; aussi fus-je ravi que l'affaire se fût arrangée à la satisfaction de tout le monde.

Je me souviens aussi de l'appel à Moïse de Dieu caché dans le buisson ardent, mais surtout de la montée de Moïse vers Dieu quand « l'Eternel l'appela de la montagne », et des tonnerres et des éclairs, et de l'épaisse nuit qui couvrait le Sinaï, et du bruit de cette trompette qui sonnait de plus en plus fort. Moïse m'apparut colossalement grand lorsqu'il descendit, tenant en ses mains les tables de la loi, qui se brisèrent à l'aspect du veau d'or...

Une gentille réflexion de paysanne, à propos des bêtes, qui, dans ce pays de pâturage et d'industrie laitière, sont choyées presque à l'égal des hommes et vivent dans l'intimité des hommes, si bien que deux paysans qui se rencontraient se demandaient toujours : « Ça va bien à l'maison, les bêtes et les gens? » — Mais « ma vieille amie Archange Bonnemaison, fermière, » disait mieux encore : « Les bêtes, c'est comme les gens, sauf le respect dû au saint baptême. » N'y a-t-il pas, dans ce mot de femme du peuple, toute une évocation, imprécise si l'on veut, mais certaine et profondément sentie, des merveilles produites dans l'âme par la grâce baptismale?

II. — M. Lavisse trace, chemin faisant, quelques silhouettes de curés qu'il a connus dans son enfance; et il ne les fait pas trop antipathiques : M. Bourgeois, par exemple, curé d'Erlay, où le petit Lavisse a des cousins, « un savant homme et un brave homme, et qui parlait bien, en s'y

préparant, » rêvant l'épiscopat, « qu'il méritait d'ailleurs ; »

M. Percin, curé d'Oisy, « froid et pointilleux, » point aimé de ses gens, qui postulaient un autre pasteur ; mais lui de leur dire bravement, au prône : « Un curé, c'est un curé ; si vous obtenez que je m'en aille, Monseigneur vous enverra un curé, qui sera encore un curé ; »

M. Quinquet, curé de Mennevret, tout le contraire du curé d'Oisy, le cœur sur la main, la poche généreuse, intervenant bravement dans les querelles et batailles si fréquentes en ce « pays al' serpe, » vigoureux de muscles et sachant au besoin employer sa vigueur, très populaire, ce qui ne l'empêchait pas de dire non sans crudité leurs vérités à ses paroissiens : c'est ainsi que, ne trouvant pas à son goût que le maire fît sonner le soir par la cloche de l'église la retraite pour annoncer la fermeture des cabarets, il s'en expliqua, au prône, en ces termes : « Mes frères, la cloche a reçu des bénédictions pour faire entrer les chrétiens à l'église, et non pour faire sortir les cochons du cabaret. » Il ne badinait pas avec les règles canoniques : si quelqu'un dont la vie était notoirement irrégulière se présentait à l'offrande, il lui refusait la patène et disait, au lieu du *Pax tecum* liturgique : « Passe comme t'es ! » Un jour qu'un de ces pécheurs voulut protester contre l'affront : « Tu sais bien, lui dit le curé à haute voix, que je ne donne pas le baiser de paix à un concubinaire ; file ! » En ces temps lointains, nos gens supportaient ces procédés-là, mais ils n'en pensaient et surtout n'en sentaient pas moins ; et si une certaine crainte révérentielle arrêtait pour le moment l'explosion de leurs rancunes, ces rancunes cependant s'accumulaient dans leur cœur et se sont aigries étrangement dans le cœur de leurs fils et petits-fils... *Patres nostri peccaverunt... et nos iniquitates eorum portavimus...* Manie plus innocente, l'abbé Quinquet avait le culte des vers latins (et à quels temps antédiluviens ceci encore nous reporte !) ; et il se vengeait, en musique virgilienne, des petites misères qu'on lui faisait : il accable son maire de noms d'animaux, lion, serpent, léopard, renard :

> Nunc leo, nunc draco, nunc pardus, nunc denique [vulpes ;

il nous conte qu'il a aidé de sa main et par ses artifices la vieille église à s'écrouler :

> Non tamen absque manu tacita pastoris et arte
> Corruit ;

que souvent sa bourse se lamenta d'être vide :

> Non raro doluit viduatus sacculus ære ;

que sa fondation d'école congréganiste de filles fut l'outre à tempêtes toujours grondantes entre lui et la municipalité :

> ... Cur tot quatiere procellæ
> Hæc schola causam unam mihi se sciat esse pericli.

Le moins sympathique de tous ces curés qu'il pourtraicture, c'est le doyen du Nouvion même, qu'il a à peine connu, dit-il, parce que ce prêtre « s'était brouillé avec ma famille pour avoir voulu forcer la porte de la chambre où une jeune sœur de mon père se mourait sans savoir qu'elle fût en danger de mort » :

> Il chantait bien la messe, et je me rappelle l'intonation mélancolique très douce qu'il donnait au *Pater noster;* mais jamais il ne montait en chaire ; il parlait, des marches du chœur, sèchement, aigrement. Tous les ans, le dimanche de la fête communale qu'on avait instituée parce que la fête de saint Denis, patron de la paroisse, tombant en octobre, il était presque impossible d'y danser, le doyen s'indignait : « La fête de qui ? demandait-il. La fête de quoi ? » Il concluait que c'était une fête païenne. Il aurait fallu un apôtre pour tirer ce pays de son indifférence religieuse ; notre doyen n'était pas un apôtre.

La paroisse en effet n'était pas bonne : vie religieuse « à peu près nulle, » nous dit M. Lavisse ; et, ce qui semble l'étonner davantage, à peu près nulle aussi la vie politique : « C'est une chose extraordinaire que le coup d'Etat du 2 décembre 1851 ne m'ait laissé aucun souvenir ; j'avais neuf ans pourtant à cette date. Il faut que l'événement ait passé inaperçu dans ce pays où l'indifférence politique égalait l'indifférence religieuse. Toujours est-il que, de 1848 à 1852, je n'ai gardé, avec les souvenirs d'école déjà racontés, que des souvenirs de famille, de tous les plus chers. »

Cette famille elle-même n'était pas fervente. Son père, ancien clerc de notaire, puis, faute d'argent pour acheter l'étude, petit commerçant au Nouvion, n'allait pas à l'église. Sa mère y allait, mais, ajoute-t-il, n'était pas dévote. Il fréquenta beaucoup, dans ses années d'enfance, son ascendance paternelle : il avait là un oncle Savreux, « philosophe, » qui lisait son XVIIIe siècle et qui dit un jour, devant l'enfant et sur un ton que l'enfant n'oubliera plus : « Quand j'ai besoin de me confesser, je vais m'asseoir au pied d'un arbre, je retire ma casquette, et je me confesse à Dieu. Je ne me confesserai jamais à un homme. »

Et il avait encore un arrière-grand-oncle qui était un prêtre tombé, l'oncle Godelle, né en 1766, mort en 1856, professeur d'abord de mathématiques au collège Sainte-Barbe à Paris, puis prêtre constitutionnel et curé, puis défroqué : « Je ne sais ni quand, ni pourquoi, dit M. Lavisse, il quitta la robe sacerdotale et vint s'établir au Nouvion » : il y possédait quelques belles pâtures et fut un propriétaire soigneux ; il était très poli et avait de l'esprit : M. Lavisse nous en cite ce trait : un jour, dans une réunion de famille, quelqu'un prononce le mot *paillard ;* une jeune femme, voisine de table de l'oncle, lui demande : — « Un paillard, mon cousin, qu'est-ce que c'est que ça ? » Il répond : « Ma belle cousine, un paillard, c'est un homme qui aime la paille fraîche et qui en change souvent. » Il n'allait pas à l'église ; il était libéral et, « je crois, républicain : en 1849, il écrivit une constitution républicaine qui commençait par un hommage à l'Etre Suprême. » Quelques années avant sa mort, il retomba en enfance, oubliant tout du

présent, mais parlant à ravir des choses de son temps passé, sauf probablement de son passé religieux, dont M. Lavisse ne nous dit pas qu'il lui soit remonté rien en mémoire : il avait la manie, ce nonagénaire, d'entonner, chez les Lavisse, une chanson grivoise qu'on ne laissa jamais entendre à l'enfant. Il paraît aussi que, si l'on commençait devant lui un vers de Virgile, il l'achevait : pauvres souvenirs dans un cœur qui aurait dû en garder et en réveiller tant d'autres, et de si graves !

III. — Le 1er lundi d'octobre 1852, trois mois avant que sonne sa dixième année, le petit Lavisse entre au collège municipal de Laon... Scènes de la vie de collège; croquis piquants de professeurs et de classes. Une grande lacune dans ce système d'éducation, c'est qu'on y restait muet sur la nature, alors qu'une si instinctive curiosité pousse les enfants à connaître la nature : « Pourquoi donc personne ne nous parla-t-il jamais d'un insecte ni d'un oiseau ? »

Mais la grosse lacune, ce fut, à Laon comme ailleurs, l'absence d'éducation morale :

Notre vie morale était médiocre.

Je garde, en ma mémoire, un amer dégoût de ces pions, dont le contact me répugnait. Nos professeurs étaient de braves gens sans aucun doute ; mais, de notre personne morale, ils ne se souciaient guère. Je ne me souviens pas d'avoir entendu aucun d'eux adresser une exhortation morale sérieuse à aucun de nous. Il s'agissait de bien faire ses devoirs, de bien réciter ses leçons, de se bien tenir en classe. Laisser tomber un encrier était une faute plus grave qu'un mensonge, car, disait le maître : « Si tout le monde laissait tomber son encrier .. » ... Les maîtres faisaient souvent appel à notre émulation. On me disait : « Vous allez vous laisser dépasser par Genaudet ou par Paul Grizot... » Nous n'étions pas de méchants garçons ; nous vivions gentiment les uns avec les autres... Pourtant chacun de nous avait ses défauts et quelques-uns des vices. Et je suis bien sûr qu'aucun de nos maîtres, aucun, ne se proposa de connaître nos âmes et de les conduire. Il y eut des jours où, tout enfant que je fusse, je me sentais abandonné...

Que d'enfants qui n'étaient point « méchants garçons » et dont c'est là l'histoire ! Et quel crime c'est que de s'imaginer qu'on n'est professeur (même quand on est laïc) que pour compter des fautes de grammaire ou distribuer des places de composition ! M. Lavisse nous fait là toucher du doigt une lacune qui, dans l'enseignement officiel, n'est guère évitable : mais Dieu veuille que, même entre nos mains, dans l'enseignement libre, aucun enfant ne se sente jamais moralement « abandonné ! »

Il y avait bien la morale en action des héros de l'antiquité, du *De viris :* « Il est certain que cette morale en action éveillait les nobles instincts. Seulement, elle nous arrivait sous la forme d'un devoir où l'on nous comptait des fautes contre la grammaire, et l'effet s'en trouvait bien atténué. Et puis il aurait fallu que cet enseignement moral fût soutenu par une vie morale de la maison. »

IV. — L'enfant cependant, le petit Lavisse était, à cette date, aux environs de la dixième année, d'une sensibilité, d'un richesse d'émotivité morale que l'on est presque surpris aujourd'hui de trouver chez lui et que son œuvre académique n'eût pas laissé deviner. Témoin l'impression extraordinaire qu'exerça sur lui la cathédrale de Laon :

Je n'avais aucune notion d'architecture, ni d'histoire de l'art ; j'ignorais ce que c'était qu'être roman ou gothique ou de transition ; je ne me demandais pas par quel art et quelle science ces voûtes s'étaient élevées et demeuraient en équilibre, mais je me sentais si petit, si tout petit dans la nef si large et si haute ! Et la ville elle-même me paraissait si médiocre auprès de la monumentale église, et tout le plateau de Laon, escarpé dans la plaine, n'être qu'un piédestal taillé pour recevoir Notre-Dame de Laon ; car, de très loin, en arrivant par Soissons, par Guise, par Marle ou par Notre-Dame de Liesse, on voyait d'abord planer comme un nuage la haute masse grise. En approchant, on découvrait la montagne et la ville ; les maisons, peu à peu grandissaient ; mais, à mesure, s'élevaient plus haut les quatre tours dans le ciel entrevu par l'ouverture de leurs ogives.

C'était surtout les dimanches et jours de fêtes que je sentais la grandeur de la cathédrale : l'assistance semblait un essaim de mouches sans ailes. On disait que toute la population de Laon, bien rangée, n'emplirait pas le chœur et les chapelles, et que la population de Soissons et celle de Marle tiendraient à l'aise dans les nefs ; mais, pour quelle ville avait-elle donc été bâtie, la cathédrale de Laon, et dans quel siècle ? Je la sentais très vieille ; mon âge aussi était petit, si tout petit en comparaison.

Quand nous revenions de promenade, je ne cessais pas de regarder les quatre tours. Les jours de sortie, je ne manquais guère de faire une visite à la cathédrale et je circulais autour ; je m'arrêtais dans la cour grave qui la sépare de l'ancien palais de l'évêque devenu palais de justice : cette cour, solitaire le dimanche, était à moi : d'un côté, la maison de l'évêque, un cloître bas et trapu portant un étage massif ; de l'autre, la maison de Dieu montant vers le ciel. Un jour, je m'adossai au mur de l'église, et, avec la pointe de mon couteau élevé au-dessus de ma tête, je marquai ma hauteur minuscule !

Je regardais passer des vols de corbeaux, qui semblaient tirer l'aile, d'un dernier effort, pour monter à leurs nids dans les tours. Ils annonçaient leur arrivée par des croassements lamentables. Chez nous, les corbeaux étaient de rares visiteurs qui posaient un moment leurs taches noires sur le vert de notre herbe. Dans les vieilles tours, ils étaient chez eux ; depuis combien de temps ? Je savais que les corbeaux vivent longuement, et il me plaisait que les corbeaux laonnois fussent tous centenaires ; ils avaient l'air si fatigué ! Au-dessus de ma tête, planait un vol de siècles.

Je suis reconnaissant à Notre-Dame de Laon d'avoir enveloppé mon esprit d'une atmosphère de rêve. *Quiconque ne regarde jamais dans le vague ne voit guère plus loin que le bout de son nez.*

V. — Tout cela, ce n'est pas sans doute encore le sentiment religieux, mais c'en est proche déjà ; et ces impressions, pour vagues qu'on puisse les trouver, sont bien révélatrices et montrent combien cette âme d'enfant, comme toutes les âmes d'enfants, eût été prompte et facile à s'orienter vers les choses divines.

Qu'a-t-on fait au collège de Laon pour favoriser cette orientation ?

Il y avait, pour les collégiens, un cours d'instruction religieuse. M. Lavisse n'en a pas gardé très profond souvenir. Cet enseignement lui fut donné pourtant par deux prêtres qui, alors vicaires de la cathédrale, devaient être assez distingués, puisqu'ils sont devenus, l'un, archiprêtre de Vervins, et l'autre, vicaire général. Mais, dit-il, « les leçons de l'aumônier se donnaient dans une des classes du collège ; nous récitions notre catéchisme du même ton scolaire que la liste des golfes et des détroits ou celle des noms en *al* qui font le pluriel en *als* ou en *aux ;* la rédaction de catéchisme était un devoir comme un autre. Les compositions d'instruction religieuse donnaient droit à des prix et à des accessits inscrits au palmarès. *Tout cet enseignement ressemblait aux autres par trop.* »

Il y eut la première communion : — « Je ne connus vraiment d'émotion religieuse que pendant les jours qui précédèrent ma première communion en 1855. »

Ces jours de retraite se passaient, mi-partie dans la chapelle du collège, mi-partie à la cathédrale. Dans leur petite chapelle, tout allait très bien : elle était toute simple, toute nue, d'ailleurs pur style du XIIe siècle (Abélard y avait prêché, dit-on) ; les enfants étaient là en petit comité, six, très sages, très sérieux, sans surveillance, ce qui était une nouveauté pour eux et contribuait à accentuer la grandeur exceptionnelle de l'acte auquel ils se préparaient. Détail touchant : au moment où ils s'agenouillaient sur les marches de l'autel, un d'entre eux prenait sur le retable le crucifix d'argent pour le poser sur l'autel « afin que nous fussions plus près du bon Dieu. » — A la cathédrale, on était moins recueilli : les six de la petite chapelle, mêlés au reste des enfants de la première communion, se sentaient « une poignée de petits êtres perdus dans le grand espace. » Et les prédicateurs ne semblent pas avoir été des plus heureux : l'un d'eux, dans un sermon sur la Passion, eut beau s'écrier plusieurs fois : « Pleurez, mes enfants ! » les larmes ne coulèrent pas sur commande. Un autre leur aurait donné cet exemple de la puissance du sacerdoce : « Si un prêtre, passant devant une boulangerie, prononçait les paroles de la consécration, la transsubstantiation s'opérerait, et ceux qui mangeraient de ce pain en état de péché mortel commettraient un sacrilège. » M. Lavisse nous dit : « Une voix cria en moi : Ce n'est pas vrai ! » C'est possible que la voix ait crié cela, mais ce qui n'est pas vraisemblable, c'est qu'à un demi-siècle de distance il reproduise fidèlement une proposition d'ailleurs difficile à reproduire : si le prêtre a pris cet exemple, il a dû le formuler en termes théologiquement plus exacts et moins discutables ; mais, même en ce cas, il a eu tort : les enfants étaient trop exposés à ne pas le comprendre ou, ce qui est pis, à le comprendre à contre-sens, et il y a autre chose à leur présenter, en ces jours solennels, que ces cas chimériques qui traînent encore dans certains recueils de prédication.

Le grand jour arrive :

> Nous partîmes pour la cathédrale. Notre petit groupe marchait en tête du collège ; le principal. en habit noir et cravate blanche, se tenait auprès de nous. Nos mains droites portaient les paroissiens dont les tranches brillaient d'or neuf, et nous regardions nos brassards de soie blanche à franges d'or. Tout à coup, je lus sur un mur de la ruelle rouge une inscription à la craie, où les relations de « Rosalie » avec un « caporal tambour » étaient marquées par un mot qui me parut affreux. Je me crus souillé. Je ne pus suivre la messe. Au moment où l'archiprêtre, tenant le ciboire d'une main et l'hostie de l'autre, allait arriver près de moi, je me levai et fis signe à l'abbé Cardon (le vicaire chargé de l'instruction religieuse au collège), qui marchait près de lui, que j'avais quelque chose à dire ; d'un geste bienveillant de la main et de la tête, il me commanda de me remettre à genoux, et j'obéis.
>
> Le surlendemain, nous reprîmes la vie commune. Je ne sentis pas un grand changement en moi. Etais-je croyant ou ne l'étais-je pas ? Je ne saurais le dire. A la maison, je n'avais pas reçu d'éducation religieuse... J'ai dit l'état d'esprit de mes chers vieux philosophes (l'oncle Godelle, etc.). Est-ce que ces braves gens étaient destinés à des peines éternelles ? Je pensais : « Mon Dieu ! Je ne peux pas le croire. »

Etais-je croyant ? Certainement il l'était. Ce qu'il nous dit de sa préparation ne permet pas d'en douter, encore que cette préparation ait été trop tournée vers le côté extérieur des choses, vers la solennité de la cérémonie, et point assez vers l'intimité du mystère eucharistique et de la première visite du Sauveur à l'âme. Les doutes qu'il formule à cinquante ans de distance ne prenaient point alors, dans son petit cerveau, une expression si précise. Il avait la foi, comme l'ont beaucoup d'enfants placés dans les mêmes conditions, une foi très peu enracinée, un germe de foi, qui avait besoin de développement et de culture surnaturelle, comme tous les germes de vertus déposés en nous au saint Baptême, et qui, faute de culture, allait bientôt, chez lui comme chez tant d'autres, s'étioler et mourir.

VI. — Au mois d'octobre de cette même année 1855, il part pour Paris, pour la fameuse Institution Massin (no 12 de la rue des Minimes, quartier du Marais), d'où l'on suivait les cours de Charlemagne.

Il n'a pas gardé bon souvenir de la maison Massin, pas excellent non plus du lycée Charlemagne. A Massin, hygiène déplorable : deux cours, où quarante enfants n'eussent pas trouvé l'espace voulu pour jouer, et on les y entassait trois à quatre cents, qui n'y pouvaient trouver même à se promener tous et encombraient à l'envi l'unique banc de pierre de l'endroit. Vie morale médiocre, plus encore qu'au collège de Laon.

Vie intellectuelle... : ah ! on sait avec quelle décision bruyante M. Lavisse a pris parti ces années-ci dans le conflit engagé entre l'« ancienne » et la « nouvelle » Sorbonne ; et il profite de ses *Souvenirs* pour faire une fois de plus leur

procès aux lettres classiques, aux « humanités » telles qu'on les entendait et les enseignait alors, — humanités sevrées de toute culture scientifique (de son professeur de cosmographie il n'a retenu que cette phrase : « Le jour de la nouvelle lune, pas de lune »), — sevrées de langues vivantes et de tout l'apport dont les peuples modernes, « humanité » pourtant eux aussi, eussent pu enrichir les humanités antiques, — sevrées d'histoire et de toute reconstitution des milieux historiques où s'étaient développées les trois littératures classiques: aucune description, aucune image ne vint montrer à ces adolescents un temple de la Grèce ou de Rome, ni la scène et le théâtre des grands classiques, ni le Pnyx et l'Agora, ni les Rostres et le Forum, ni la phalange ni la légion, ni les vêtements ni les armes, ni rien. On ne leur dit rien de la vie des auteurs qu'ils lisent et qui leur font l'effet d' « ombres glissant dans un milieu incolore et muet. » Les deux antiquités, grecque et romaine, se juxtaposent sous leurs yeux ignorants. A peine savent-ils qui, du Grec ou du Romain, a parlé le premier. On les laisse libres de croire que Périclès et Cicéron étaient contemporains. On ne leur dit rien de l'histoire littéraire de la France non plus, rien de ce quartier du Marais où sont sises les maisons Massin et Charlemagne et où ils devraient savoir pourtant qu'ils habitent en plein XVII^e^ siècle : leur lycée Charlemagne est un ancien collège de Jésuites, *les Grands Jésuites* comme on disait alors ; le jeune duc d'Enghien y a été élève ; l'église (aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis) en a été bâtie par Louis XIII, qui a voulu que son cœur y fût porté ; elle a eu pour grand prédicateur, au XVII^e^ siècle, Bourdaloue, qui y est inhumé, au pied de la chaire, et qui habitait le collège même ; tout près, à gauche, les balcons de l'Hôtel de Beauvais, où c'était l'usage que les « personnes royales » vinssent prendre place pour regarder passer les grands cortèges, au débouché de la rue Saint-Antoine (où s'assirent Anne d'Autriche et Mazarin pour voir, le 26 août 1660, l'entrée en leur bonne ville de Louis XIV et de Marie-Thérèse nouvellement mariés) ; de l'autre côté, à droite l'hôtel du Guise Mayenne, le dernier chef de la Ligue ; un peu plus loin, le logis de M^me^ de Sévigné, puis la place Royale, théâtre si brillant de vie française au temps du roi Henri et de son fils Louis... Et si on ne leur disait rien de toute cette période classique, combien moins leur parlait-on encore de la France du moyen âge, « la France admirable, la grande France inventrice des XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles, » de ce que nous fûmes « au temps où l'étoile de France brillait dans l'aurore des peuples naissants ! »

M. Lavisse est sévère. Il y a du réquisitoire dans ce chapitre des *Souvenirs*. On y perçoit un écho des querelles sorboniques d'aujourd'hui. Jadis on sacrifiait à l'étude directe des textes les notions historiques. Depuis, nous sommes tombés dans l'extrême opposé ; et c'est l'étude des textes qui est sacrifiée : nos jeunes gens savent tout de la vie de Corneille et de Racine, tout aussi des jugements de la critique sur leurs œuvres ; mais ces œuvres elles-mêmes, combien peu les lisent ou les goûtent ! Entre l'un et l'autre excès, la mesure juste est encore à trouver ; mais il faut espérer, pour l'avenir du goût français, qu'elle nous rapprochera beaucoup plus de l'ancienne méthode que de la nouvelle. M. Lavisse, dans son ardeur combative, est sévère même pour ses professeurs de ce temps-là : l'instant d'auparavant il témoignait presque de bien plus d'indulgence pour les quelques curés de Thiérache qu'il a pu connaître dans son enfance.

De sa vie religieuse, pendant ces années de scolarité parisienne, il a peu à nous dire. A Massin « l'éducation religieuse était accessoire. » Pas d'aumônier : « un prêtre inconnu » disait une messe basse le dimanche dans la chapelle, une longue salle qui aurait pu aussi bien servir à tout autre usage ; après quoi, le maître de pension faisait une lecture pieuse, qui était trop longue et « ressemblait trop à un pensum. » Aux grands jours seulement, un prédicateur venait leur adresser la parole : M. Lavisse a gardé bon souvenir du P. Lefèvre, jésuite ; un autre avait le tort de leur citer des vers contemporains, que cette jeunesse admirait, mais d'une admiration dépourvue d'émotion religieuse. Un autre était l'abbé Coquereau, aumônier de la marine, dont M. Lavisse nous raconte l'aventure :

L'abbé Coquereau, aumônier de la marine, était éloquent et son geste semblait commander à des flots. Un jour il nous parla des religieux du mont Saint-Bernard et de leur expulsion au temps révolutionnaire. Prenant à partie la devise républicaine : « Ces hommes, dit-il, avaient librement choisi leur profession sublime : ils furent chassés au nom de la liberté ; ces hommes étaient nés les égaux des autres hommes : ils furent chassés au nom de l'égalité ; ces hommes secouraient la détresse des voyageurs agonisants perdus dans la neige : ils furent chassés au nom de la fraternité. » — Nous eûmes envie d'applaudir. Malheureusement, l'année d'après, l'éloquent abbé, dont le carnet oratoire était probablement mal tenu, nous répéta le même sermon, du même ton indigné, avec le même geste dominant les flots ; mais les flots clapotèrent d'un rire intérieur. — Un dimanche que j'avais entendu l'abbé, je le rencontrai rue de Rivoli, coiffé d'un chapeau demi-haut-de-forme, à bords larges, et vêtu d'une redingote longue. Ce compromis me parut drôle.

A ce régime, la foi rudimentaire de son enfance ne devait pas tenir longtemps. Il nous raconte que, dans sa première année de rhétorique, affilié à un groupe de camarades qui étaient tous républicains comme lui (en 1860) et qui délibéraient *de omni re scibili*, ils votèrent à l'unanimité, à la suite d'une longue séance, cet ordre du jour : « Il faut en finir avec les religions positives. » — « Nous n'y voyions pas de difficulté sérieuse, » ajoute-t-il : ce qui indique bien une incrédulité à fleur de peau, de gens qui ne sont pas encore à même de s'être fait une conviction réfléchie. Mais

tout de même ils étaient hostiles : un jour, le groupe le députa, lui Lavisse, pour reprocher au fameux Vermorel un éloge de Montalembert, publié dans la *Jeune France :* « Il m'écouta, s'aperçut vite que je ne savais presque rien de Montalembert, et m'expliqua que, la principale vertu étant de haïr l'Empire, il fallait pardonner beaucoup à ce clérical *parce qu'il a beaucoup haï*. Ce propos me déplut. »

Plusieurs fois par vacances, il allait au cimetière de Nouvion « à l'heure où les derniers rayons du soleil s'attardent sur les têtes des grands peupliers » ; mais, d'émotion religieuse il ne dit mot :

Je lisais les noms de tous les défunts — on se servait encore de ce mot grave dans le langage habituel ; — je me rappelais des visages, et ma mémoire ressuscitait les voix, les bonjours qu'on m'avait dits lorsque je passais devant le pas des portes. Je m'arrêtais devant les tombes des miens, j'y méditais tête nue. Je sentais qu'une partie de ma vie s'en était allée dans la mort.

Son année de philosophie (1861-1862) fut « une année de recueillement ; » mais il ne nous dit pas que ses réflexions l'aient porté du côté de la question religieuse. Il nous raconte seulement que, de romantique fougueux qu'il était, il redevint classique, à la lecture d'*Œdipe roi,* et du premier chant de l'*Iliade*, et de la *Phèdre* de Racine, — et aussi de deux morceaux de Bossuet et de Pascal, lus dans une circonstance dont il faut donner le détail :

Dans mes classes, j'avais récité deux ou trois des *Oraisons funèbres* de Bossuet ; ma mémoire n'en avait retenu que quelques phrases très belles, trop belles, où je sentais l'apparat d'une œuvre commandée pour une cérémonie. Un jeune vicaire de Saint-Roch, mon compatriote, m'apporta un cahier où il avait copié des sermons de Bossuet. Je suivis, dans un sermon sur la Passion, le Chemin de la Croix. Je regardai Jésus recevant les crachats sur sa « face droite et immobile, » le fouet qui déchirait « sa chair suante et écorchée, » et, sur le gibet, ce « misérable, » ce « pendu, » qui n'était « plus soutenu que par des blessures, » agoniser, de loin regardé par « la canaille » qui « hochait » la tête. — Presque au même moment, je lus les *Pensées* de Pascal, que j'avais reçues en prix l'année d'avant. Je vis Pascal face à face avec Jésus, qui « sera en agonie jusqu'à la fin du monde. » J'entendis le Christ lui dire : « Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telle goutte de sang pour toi. » *Les larmes me montèrent aux yeux* à ce cri : « Joie ! Joie ! Pleurs de joie ! » Nulle page de mes poètes ne m'avait donné d'impressions plus dramatiques, plus violentes que ces pages de Bossuet et de Pascal. C'était bien leur sensibilité particulière, leur personnelle émotion que ces grands classiques exprimaient, en quelle admirable langue ! Je me repentis de mon injustice. Les sarcasmes romantiques, par exemple les *Profils et Grimaces* d'Auguste Vacquerie, qui m'avaient amusé, m'agacèrent. Je n'en continuai pas moins d'aimer nos trois poètes (Hugo, Lamartine, Musset) d'un grand amour, pleinement sincère désormais. Mais, des trois, Alfred de Musset me devint le plus intime.

M. Lavisse n'avoue, ici, que des larmes esthétiques. Nous avons peine à croire qu'il s'en soit tenu là, ce jour-là, et que ce *Mystère de Jésus* de Pascal, — puisqu'il a daigné le lire autrement que dans un esprit d'hostilité, — que ces souffrances du Jésus de sa Première Communion, de ce Jésus devant lequel cinq ans plus tôt il avait si terrible angoisse de paraître même avec la plus légère souillure, — nous ne croyons pas que tout cela ne lui ait inspiré qu'une émotion de la même nature que l'émotion qu'inspire à tels de ses collègues en érudition la mort d'Adonis ou d'Osiris.

VII. — La page qu'on vient de lire de M. Lavisse clôt un chapitre des *Souvenirs*. Le chapitre suivant s'ouvre, sans transition, par les lignes suivantes, où il croit écrire comme l'épitaphe de sa foi morte :

Mes croyances, dont les racines n'étaient pas profondes, se desséchèrent. Je ne m'en réjouis pas ; encore moins y trouvai-je un sujet d'orgueil et une raison de triomphe ; je cessai de croire par absolue impossibilité de continuer à croire. Mais j'étais né sensible aux émotions religieuses, puisque la lecture de la Bible, à l'école de nô maître, m'avait ému et fait rêver. J'aimai dans les religions l'effort naïf, sauvage, ou réfléchi et sublime, des hommes à la recherche de l'Inconnaissable. Lorsque parut, à la fin de mes études, la *Vie de Jésus* de Renan, le débat sur la personne du Christ ne m'intéressa guère : Pascal m'avait montré, par le « mystère de Jésus, » le Christ vivant et régnant dans une âme. Depuis, j'ai souvent pensé que ce serait la plus belle des histoires, celle de la vie de Jésus dans des âmes de tous les pays et de tous les siècles, depuis la première parole d'amour qui lui fut dite en Galilée : « Nous vous suivons, Seigneur, parce que vous avez des paroles de vie éternelle. »

Ce serait la plus belle des histoires... Pourquoi ce conditionnel ? Cette histoire n'existe-t-elle donc pas ? Et M. Lavisse, au cours d'une vie tout entière consacrée à l'étude de l'histoire, n'a-t-il jamais rencontré de phénomènes qui ressemblent bien à quelque chose comme une vie de Jésus dans son Eglise et dans ses Saints et qui ne s'expliquent pas sans cette action vivante du Christ ?

A la fin de cette année de philosophie, M. Lavisse entra à l'Ecole normale (novembre 1862) : « A cette date, finit une période de ma vie. Je n'ai pas l'intention de me laisser mener plus loin par mes souvenirs. » Il termine par cette profession, non pas de foi, même laïque, mais, du moins, d'espérance :

A vingt ans, j'aimais ma patrie, j'aimais la liberté, j'aimais les hommes, individus ou nations, ceux qui souffraient surtout. J'étais sûr que ces sentiments conduiraient ma vie ; solidement ancrés dans ma conscience, aucune tempête ne pourrait les en arracher. Hélas ! des tempêtes sont venues, que nous ne prévoyions pas. Nos rêves ont eu affaire à des réalités terribles. Nos illusions dorées ont été dispersées aux quatre coins de l'horizon. Des nuages très noirs ont plané, planent au-dessus de ma vieille tête blanche. Oh ! je vois bien l'imperfection des choses et des hommes. J'ai connu, je connais des heures d'inquiétude et d'angoisse ; mais jamais je ne suis descendu, je ne descendrai jamais jusqu'au désespoir. Les sentiments de ma jeunesse, intacts et vaillants, me commandent l'espérance. J'espère.

VIII. — Quel tout autre son d'espérance, d'une espérance tout autrement nourrie et puissante,

rendent les pages éloquentes et pénétrantes que M. Paul Bourget consacrait l'autre jour à Vogüé ! *(Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1912). C'est que M. Lavisse et Vogüé, ce sont deux mondes différents. Dans le monde de M. Lavisse on n'est pas à l'espérance. Sa méthode n'inspire pas l'espérance. Son intellectualisme absolu, son rationalisme pur est une mutilation de l'âme humaine et ne peut aboutir qu'au pessimisme : M. Lavisse y échappe, comme les esprits supérieurs trouvent toujours à échapper au développement logique des principes faux ; d'autres, non.

C'est en face de cet intellectualisme absolu que Vogüé dresse, dans le *Roman russe,* les puissances de sentiment auxquelles Pascal déjà faisait, contre le rationalisme de son temps, un appel désespéré : puissances trop méconnues par une époque dont le maître le plus écouté définissait l'homme « un théorème qui marche. » Pascal, au contraire : « Il faut mettre notre foi dans le sentiment ; » et encore : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment » : formules qu'on peut juger excessives dans la forme, mais qui se ramènent aisément à une entente exacte du rôle de la volonté dans l'acte de foi, et du rôle en général des facultés autres que l'intelligence dans tout ce qui est d'ordre philosophique et moral, à condition que ces facultés soient, non pas conductrices, mais conduites et éclairées par l'intelligence.

Et c'est pourquoi l'apparition du *Roman russe* (1886) marque une date dans l'histoire de la pensée française contemporaine. Il a exercé une influence énorme sur la jeunesse studieuse. Vogüé nous y montre cette jeunesse « travaillée d'inquiétude, et cherchant, dans le monde des idées, un point d'appui nouveau, » un point d'appui autre que le rationalisme et le fétichisme pseudo-scientifique. Et il commente superbement le verset 7 du chap. II de la *Genèse :* — « La formation par le limon, c'est tout ce que peut connaître la *science expérimentale,* le champ où son pouvoir de découverte est indéfini ; on y peut étudier la misère de l'animal humain, tout ce qu'il y a en lui de grossier, de fatal et de pourri. Oui, mais il y a autre chose que la science expérimentale ; le limon ne suffit pas à accomplir le mystère de la vie, il n'est pas tout notre MOI : ce grain de boue que nous sommes, qui nous est et nous sera de mieux en mieux connu, nous le sentons animé par un principe à jamais insaisissable pour nos instruments d'étude... Le limon, voilà l'ordre des connaissances positives, ce qu'on tient de l'univers dans un laboratoire, de l'homme dans une clinique ; on y peut aller très loin, mais tant qu'on ne fait pas intervenir le SOUFFLE, on ne crée pas une âme vivante, car la vie ne commence que là où nous cessons de comprendre. — Le créateur littéraire doit régler son opération sur ce modèle. »

Est-ce à dire qu'il faille proscrire la méthode scientifique, la rigueur scientifique ? Non : simplement la laisser à sa place (comme l'indique Vogüé dans les lignes qu'on vient de lire), ne pas l'appliquer à des problèmes pour lesquels elle n'est pas faite. C'est la réponse aussi de M. P. Bourget à la question douloureuse qu'il expose, lui qui a commencé par être disciple si fervent de Taine, si féru de rigueur scientifique, avant de devenir l'homme complet qu'il est à présent :

Sommes-nous, demande-t-il, sommes-nous donc vraiment acculés à cette alternative qu'il nous faille concevoir la vie ou mécaniquement ou mystiquement, sacrifier ou la Science ou la Foi, la déduction logique ou la croyance ?

Quand on essaye de synthétiser le mouvement accompli, durant ces vingt-cinq ans (depuis la publication du *Roman russe),* par la pensée française, on reconnaît que tout son effort, obscur souvent, parfois égaré, douloureux toujours, a consisté dans la recherche passionnée d'une *via media* entre ces deux extrêmes. L'intellectualisme, quand il est absolu, produit inévitablement le pessimisme. Au terme de la Science, il montre à l'esprit l'inconnaissable, et sa vue uniquement déterministe du monde accable la volonté sous la nécessité. Telles sont bien les caractéristiques de la génération à laquelle s'adresse la préface du *Roman russe.* Vogüé a dénoncé avec beaucoup de sens, comme l'aboutissement de cette erreur, ce *Don Quichotte* de la bêtise, *Bouvard et Pécuchet.* — « *Ecce homo !* (s'écrie Vogüé). Bouvard, voilà l'homme tel que l'ont fait le progrès, la Science, les immortels principes, sans une grâce supérieure qui le dirige ; un idiot instruit qui tourne dans le monde des idées comme un écureuil dans sa cage. »

Soit, reprend M. P. Bourget ; mais la Science n'en est pas moins la Science, et les lois qu'elle a dégagées n'en sont pas moins des lois :

Bouvard peut penser médiocre, penser impuissant ; il ne pense pas faux, s'il pense d'après la Science. Celle-ci n'a pas fait, elle ne peut pas faire faillite, tant que l'homme lui demande seulement ce qu'elle a promis : fixer les conditions suffisantes et nécessaires de certains phénomènes. Elle n'est outillée ni pour fournir une explication totale de l'univers, ni pour donner le pourquoi de la vie humaine. Elle n'épuise pas le Réel, et d'ailleurs elle n'en a jamais eu l'intention.

Même ce mot de Science, au singulier, n'est pas scientifique. Il y a *des sciences,* chacune avec son objet, toutes dominées par un principe commun : la soumission au Réel. C'est donc le Réel qui est leur épreuve et leur mesure. C'est lui qui détermine la méthode à suivre.

L'erreur de l'intellectualisme réside précisément dans l'application à des phénomènes d'un certain ordre, de méthodes qui convenaient pour d'autres. Employer, comme l'ont fait les philosophes du XVIII^{e} siècle et de la Révolution, pour les phénomènes sociaux, la méthode de déduction, excellente en mathématiques, c'est manquer à l'esprit scientifique. C'est y manquer que d'étudier, comme un Strauss, l'histoire des phénomènes religieux avec les méthodes valables pour l'histoire des mœurs ou des législations. C'est, au contraire, penser scientifiquement que d'admettre un domaine et une méthode propres au fait religieux, au fait moral, au fait social et politique... Il ne s'agit pas de rejeter la physique et la chimie, les mathématiques et la biologie, pour ne plus en appeler qu'à l'instinct. Il s'agit d'admettre que les problèmes religieux, moraux et sociaux ne sont des problèmes ni de physique, ni de chimie, ni de mathématiques, ni de biologie. Voilà l'idée, si simple, croirait-on, et si neuve, qui ouvre la *via media.*

M. P. Bourget a écrit cet article de la *Revue des Deux Mondes* pour en faire ensuite la préface des *Pages choisies* de Vogüé qu'il vient de publier (in-12 de XLI-400 p., 3 f. 50, Paris, Plon). Préface et choix sont également achevés et ne pouvaient être, l'une et l'autre, que l'œuvre d'un témoin intime et pénétrant de la vie et de la pensée de Vogüé. M. P. Bourget procède, dans son choix, par étapes biographiques et nous fait suivre toute la laborieuse carrière de l'écrivain, depuis le pays natal, « l'enfant et l'adolescent, » jusqu'aux « dernières années, » à travers tous les apports dont la vie et un travail énorme n'ont cessé de l'enrichir. Nous aimons peu, en général, que ce soit à travers des *Pages choisies* que l'on prenne contact avec nos écrivains (sauf quand il s'agit d'écrivains de tout à fait second ordre) [1]. Mais le présent volume ne ressemble en rien à ce que l'on nous a donné ailleurs sous ce titre; et le choix lui-même, tel que l'a conçu M. P. Bourget, constitue vraiment une œuvre de premier ordre : avec lui, on se sent refaire, sous une lumière aussi fraîche qu'au premier jour, les « routes » que Vogüé a parcourues et qui l'ont conduit si souvent aux « larges échappées de ciel » ou aux « grands fonds d'histoire. »

IX. — Une des plus grandes victimes de cet « intellectualisme, » de ce « scientisme » contre lequel Vogüé a réagi si vigoureusement, ce fut Sully Prudhomme (voir conférence qu'a donnée sur lui M. P. Bourget [2], *Revue Hebdomadaire*, 17 fév. 1912).

Sully Prudhomme, né en 1839, a reçu, dès le seuil de sa prime adolescence, une orientation scientifique : au lycée, dès sa quatrième, il a bifurqué vers les sciences, en vue de l'Ecole Polytechnique. Affranchi ensuite, par un héritage, de la nécessité de se vouer à une carrière rémunérée, nous le voyons grandir dans le milieu intellectuel du Second Empire. Or, ce milieu, le mouvement de la pensée française entre 1850 et 1870, c'est Taine, Renan, Flaubert, — c'est le Scientisme, *alias* l'Intellectualisme : doctrine qui ne fut claire et systématisée que chez Taine et chez Renan, chez Flaubert aussi peut-être ; qui chez les autres ne fut qu'une influence, mais une influence d'autant plus tyrannique qu'on la subissait moins consciemment et moins systématiquement.

Qu'était la Science pour ces gens, et pour Sully Prudhomme qui y crut de tout son cœur?

> Quand ils parlaient de Science, nous dit M. P. Bourget, les Renan et les Taine entendaient soit la connaissance mathématique fondée sur la déduction rigoureuse, soit la connaissance physico-chimique et biologique fondée sur l'observation et l'expérimentation vérifiées, soit la connaissance historique fondée sur la documentation. *Ils n'admettaient pas que l'intelligence pût avoir d'autres certitudes valables, et d'autres moyens légitimes de penser.* Ils prétendaient réduire à ces trois groupes tous les objets et toutes les recherches de l'intelligence humaine. C'était supprimer du coup le fait sentimental, le fait moral et le fait religieux.

Voilà, formulé en termes crus et nets, le danger essentiel de la Science telle que l'a conçue la critique moderne : c'est une décapitation de l'esprit humain, au bénéfice d'une case particulière où l'on est bien sûr qu'il ne restera place pour aucune aspiration morale ni pour aucune certitude religieuse, même étayée d'arguments historiques, puisque à tout document historique de portée religieuse la critique oppose des fins de non-recevoir. C'est Taine qui s'écrie : « La plaisante démonstration de l'immortalité de l'âme que les révoltes du cœur ! » Et encore : « La vertu et le vice sont des produits comme le vitriol et comme le sucre. » Et Renan : « Mes raisons pour cesser d'être chrétien furent toutes de l'ordre philologique et critique. » Taine encore : « Une religion est un poème auquel on croit. »

Pour mesurer la distance qui sépare de ces points de vue-là les points de vue actuels, il suffit de comparer la philosophie enveloppée dans ces formules à celle que dégagent des livres non pas seulement comme *Les limites de la biologie* du grand médecin chrétien Grasset, mais même de mécréants comme W. James ou comme l'*Evolution créatrice* de Bergson. — « Nos grands aînés se sont trompés, poursuit M. P. Bourget : ils se sont trompés, non pas en étant trop scientifiques, mais en ne l'étant pas assez, s'il est vrai qu'être scientifique, c'est se soumettre au réel. Il n'y a pas une Science, la Science, il y a des sciences et qui ont toutes des méthodes différentes, puisqu'elles s'exercent sur des objets différents. La science qui étudie le fait moral, par exemple, n'est ni mathématique, ni physico-chimique, ni biologique, ni historique, pas plus que celle qui étudie le fait religieux. L'instinct de nos pères avait raison quand ils concédaient un domaine séparé à l'éthique, à la politique, à la théologie : — c'est le seul moyen d'échapper au

[1] Voir là-dessus les judicieuses réflexions que le nouveau volume de M. Calvet, BOSSUET, *Œuvres choisies*, inspirait l'autre jour à M. Urbain *(Revue du clergé français*, 15 fév. 1912) :

« On mutile et on démembre les chefs-d'œuvre qu'une longue tradition mettait dans leur intégrité sous les yeux des élèves. On se fait par exemple un mérite d'avoir réuni en un volume maniable tout le Bossuet classique. — *Pour arriver à cette réduction*, dit M. Calvet, *tout l'inutile, que les écoliers ne lisent jamais, a été sacrifié ; tout l'essentiel a été maintenu.* — Ainsi, poursuit M. Urbain, en l'an de grâce 1911, au moment où l'on inaugurait à Meaux le monument de Bossuet, on décidait qu'il était *inutile* de mettre entre les mains des écoliers le texte complet des *Oraisons funèbres*, et que *l'essentiel* du *Discours sur l'histoire universelle* tenait en vingt pages, et celui de la *Connaissance de Dieu et de soi-même* se réduisait à huit! Que M. J. Calvet me pardonne un moment de mauvaise humeur, mais qu'il se demande avec moi s'il n'aurait pas dû avec plus d'indépendance se soustraire à l'influence ambiante qui restreint de plus en plus dans les programmes, à tous les degrés de l'enseignement, la part accordée jusqu'ici aux chefs-d'œuvre du XVIIe siècle. »

[2] On retrouvera cette conférence sur Sully Prudhomme, ainsi que le chapitre sur Vogüé et beaucoup d'autres belles choses dont nous dirons le détail un autre jour, dans le nouveau recueil de Mélanges que M. P. Bourget vient de publier sous ce titre : *Pages de Critique et de Doctrine*, 2 vol. in-12, 7 f., Paris, Plon.

déterminisme absolu qui fait l'arrière-fond dernier et inévitable de la conception scientiste, et aux mutilations qu'elle impose. »

Mais, pour les victimes du Scientisme, ce moyen n'en est pas un, puisqu'il est la négation même de la conception dont ils meurent.

Voilà donc Sully Prudhomme engagé, de toutes les forces de son esprit, dans la conception scientiste du monde : y engagera-t-il aussi, y installera-t-il toute son âme ? Non, malheureusement pour sa paix en ce monde, mais heureusement (espérons-le) pour sa grandeur morale et pour l'éternité. Il veut être homme de Science ; mais il reste poète. Et quel est en lui l'appel du poète ? C'est une âme d'une tendresse infinie, une âme d'amour et qui voudrait trouver l'amour partout : et sa Science ne le lui montre nulle part. Il est en quête du sens de cet univers et souhaite par toutes les fibres de son cœur que ce sens soit un sens d'amour ; et il adopte, pour le chercher, une méthode qui exclut le sens d'amour. Il veut la justice ; et il adopte, pour chercher le principe sur lequel la fonder, une méthode qui l'exclut, puisqu'elle n'admet que la nécessité. La nostalgie de Dieu le persécute ; et il adopte, pour chercher Dieu, une méthode qui réduit le monde à une hiérarchie de phénomènes, conditionnés les uns par les autres sans commencement et sans fin, sans cause et sans but [1].

Vous ouvrez ses livres et vous voyez, de recueil en recueil, le mortel duel entre le poète et le philosophe s'engager, s'aggraver, s'exaspérer, l'artiste se débattre contre le savant, défendre contre l'abstraction la souplesse colorée et mouvante des vers, et peu à peu se glacer, s'immobiliser. Vous voyez, parallèlement, son cœur palpiter, saigner, se révolter dans l'étau de plus en plus serré de son intelligence, sa croyance innée à une tendresse et à une équité suprêmes agoniser en lui, sa foi dans une bienfaisance finale de la création se heurter et se briser contre le dogme de l'universel mécanisme...

Ce conflit, entre le cœur et la raison (une certaine raison), entre le besoin de certitude mathématique et l'aspiration religieuse, n'a rien de nouveau. Pascal en a trouvé la solution dans la foi [2]. A nos contemporains l'acte de foi est plus difficile, parce que c'est une chose terrible d'avoir pris, quand on est jeune, un tel pli philosophique. D'autres, et des plus illustres parmi nos convertis (comme Jœrgensen), ont confessé comment ils ont tenté d'abord d'étouffer tout dans l'orgie. Renan a tout résolu dans la hideuse ironie d'un vieillard libidineux. Flaubert s'est drapé dans une impassibilité qui n'était pas sans affectation et qui n'a pas arrêté certains cris d'âme dont quelques-uns déjà ont été révélés au public. Taine s'est réfugié dans une attitude de sérénité implacable où il y a beaucoup de commande aussi, non pas d'insincérité, mais de contrainte imposée violemment à l'âme : nous en avons parlé ici, *Ami* 1909, p. 659-661, 705-708 ; et M. P. Bourget nous permet aujourd'hui d'y ajouter ce trait :

Quand Hippolyte Taine fut à son lit de mort, il reçut la visite de Mgr d'Hulst. Je tiens de M. Ollé-Laprune que le prélat dit au philosophe dans le cours de cette conversation : — « Mais enfin, Monsieur Taine, n'apercevez-vous pas dans l'univers, à côté de la loi de nécessité, la possibilité d'une loi d'amour ? » — Et Taine lui répondit : — « Non. Je me représente la nature comme une femme admirable, vêtue d'étoffes somptueuses, et qui marche indifférente pendant que la traîne de sa robe écrase des fourmis qu'elle ne voit pas. Je suis une de ces fourmis. Je vais être écrasé. »

Voilà de tragiques paroles. Voilà un atroce testament. Sully Prudhomme, lui aussi, en eût voulu faire son idéal, l'épigraphe de son œuvre. Il n'y est pas arrivé. Il avait chanté, dans sa jeunesse de poète :

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes.
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon cœur aux choses.

Il a toujours voulu tout aimer, et il a toujours été malheureux. Il a essayé de dire le contraire ; il a essayé de se persuader le contraire, de se raidir comme Taine. En vain. Tout ce qu'il a pu prendre sur lui-même, c'est de se taire : — « Sa poésie, où avait passé la plainte de cet écrasement, s'est tue. Il n'a plus été qu'une pensée tendue sur un insoluble problème. Il aurait fallu le poser autrement. L'intellectualisme du philosophe ne l'a jamais permis au poète. »

Où en était-il à la fin de sa vie ?

Il semblait avoir conçu à ce moment une philosophie de l'aspiration, qui lui ouvrait tout de même une porte pour échapper à la prison de l'Intellectualisme. L'a-t-il franchie ? Une phrase qu'il a dite à son jeune ami Albert-Emile Sorel, très peu de temps avant sa mort, permet de supposer qu'il en a été bien près. Ayant longuement parlé de Dieu, il conclut : — « *Dieu ! C'est tout ce qui me manque pour le comprendre !...* » — Comment entendre ce cri sans se souvenir du mot pascalien : — « Console-toi ! Tu ne me chercherais pas si tu ne me possédais ! »

C'est quelque chose sans doute, c'est beaucoup même que cet appel, cette ébauche d'appel au secours divin, à « ce qui lui manque » pour comprendre Dieu. Mais quelle imprécision douloureuse encore ! — M. P. Bourget nous raconte aussi la dernière visite qu'il fit au poète malade,

[1] Relire ces vers où il s'est peint :

Et sous l'infini qui l'accable,
Prosterné désespérément,
Il songe au silence alarmant
De l'univers inexplicable.

Le front lourd, le cœur dépouillé,
Plus triste d'un savoir plus ample,
Sur les marches du dernier temple
Il pleure encore agenouillé.

[2] Sully Prudhomme, qui a toute sa vie étudié Pascal, ne l'a jamais compris, ni dans son dernier livre *(La vraie religion selon Pascal)* ni dans sa jeunesse : dès 1862, à vingt-trois ans, il écrit dans son journal intime :

« Pascal, je t'admire, tu es mien, je te pénètre comme si je pensais en toi, tristesse magnanime, profonde, profonde comme la nuit, comme elle pleine de lueurs lointaines. Sois mon maître, adopte-moi, je souffre infiniment, je gravite autour de la vérité, je ne l'atteins jamais. »

Pascal a atteint la vérité, et non pas seulement par « lueurs lointaines. »

dans sa retraite de Châtenay (près Paris), au cours de l'été de 1907. Il nous dit l'état physique de son ami, la ruine qu'il était devenu : « C'était un vieillard que j'avais devant les yeux, et si misérable ! Il ne se levait plus de son fauteuil, de continuels mouvements spasmodiques de ses mains sur ses genoux dénonçaient les atroces lancinements dont son pauvre corps était secoué. Le masque était creusé, ravagé, les cheveux et la barbe tout blancs, la bouche contractée, et ses yeux plus profonds encore et plus fins défendaient qu'on le plaignît... » Oui, très bien ; mais, sur la grande question, rien : « l'art des vers et la philosophie furent le thème » de ce suprême entretien.

Combien plus consolante, quoique toujours vague, est l'impression qui se dégage d'une autre visite toute amicale que lui avaient faite deux ans auparavant deux de ses confrères de l'Académie, Coppée et Frédéric Masson ! C'était au printemps de 1905 : Coppée et M. Masson venaient de déjeuner chez Theuriet, à Bourg-la-Reine. Au sortir de table, ils s'en furent, sous la verdure nouvelle et au travers des jardins embaumés de ce coin de banlieue parisienne, dire à Sully, qui déjà ne pouvait plus guère bouger de Châtenay, un bonjour d'amis. Ce fut un bonjour singulièrement émouvant ; et M. Masson l'a raconté, à l'Académie, lors de la réception du successeur de Sully Prudhomme (séance du 28 janvier 1909). Sully souffrait horriblement : les angoisses qui passaient sur son visage, l'agitation continuelle de son corps infirme, les contractions lamentables de ses pieds, les temps que prenait sa parole haletante, ne le disaient que trop. Mais ce qui aux deux visiteurs sembla surtout « misérable, » et bien « plus que le corps, » ce fut l'âme :

Quelque effort que nous fissions pour attirer la causerie à des sujets qui jadis l'intéressaient, il revenait constamment à la mort et au par-delà la mort. Il disait comme il s'était reposé dans la foi chrétienne, comme il y avait trouvé d'heureuses promesses, comme il s'en était détaché et comme, depuis lors, il avait erré sur les chemins du doute, sans parvenir, dans son amour pour le divin, à rencontrer nulle part une certitude qui satisfît également son imagination et sa raison ; il interrogeait et il pressait, voulant savoir si, à nos cœurs, nous portions la même blessure.

Quelle scène ! Sully venait d'achever alors son livre *La vraie religion selon Pascal* (voir *Ami* 1905, p. 830), livre si grand et si triste, où il nous dit en termes si poignants son admiration pour Pascal, et beaucoup plus qu'une admiration platonique, l'envie qu'il porte à la sérénité que Pascal a goûtée dans la foi, dans l'illumination de sa fameuse nuit de 1654, pour aboutir ensuite à cette conclusion lamentable, que Pascal a eu peur de voir, que Pascal n'a pas osé envisager en face les difficultés, que l'homme ne peut cependant « accepter de s'endormir et de rêver qu'il croit, » et que tout cela, toute cette beauté de la religion révélée ne peut être qu'un rêve : « Ici-bas faire le bien par le sacrifice de l'égoïsme à l'amour, et au-delà ressusciter en Dieu même, quelle récompense, quel rêve ! » — Il y a de l'attitude dans ces pages imprimées : c'est l'auteur qui se raidit contre une émotion qui l'amènerait au bord de l'acte de foi... A Châtenay, devant ses amis Coppée et Masson, c'est l'homme qui se révèle, sincèrement, sous l'étreinte de la douleur : il interroge, il presse.. Et que lui répondent ses amis ? Ah ! écoutez la suite de l'histoire :

Et lorsque Coppée, qui, jusque-là, dans le petit cabinet de travail si étouffé, s'efforçait en gaieté pour remonter Sully et le distraire, devenu tout à coup très grave, répondit, dans une affirmation convaincue : Moi, je crois, — lui, tourné, le regardant de ses beaux yeux où passait une admiration jalouse et levant ses pauvres mains, dit seulement : — « *Ah ! Coppée, vous ne savez pas comme vous êtes heureux !* »

Et quand, sortis de la maison, du jardin, sans nous être dit un mot, tant nous étions remués par ce double martyre, nous nous retrouvâmes sur le chemin des Princes, Coppée, allumant une cigarette, et d'un regard, prenant possession des arbres, des fleurs, de l'azur du ciel, de la félicité vivante de la nature printanière, fit, comme s'il continuait la conversation : — « *Et puis, c'est bien plus simple.* »

Et peut-être qu'aussi, à Sully Prudhomme, quand vint l'heure du suprême départ, cela parut plus simple.

X. — Les journaux ont annoncé le mois dernier (10 avril) la mort de Gabriel Monod (né en 1844). Ce fut, lui aussi, une victime de l'esprit scientifique entendu à l'allemande; et il a fait à son tour de nombreuses victimes. Il est un de ceux qui ont le plus efficacement contribué à acclimater chez beaucoup cette conception critique qui, sous couleur de rigueur scientifique, supprime en définitive l'histoire et n'en laisse subsister que des éléments amorphes à l'aide desquels on défend ensuite de reconstituer quoi que ce soit de vivant. Il a exercé, par ses écrits et surtout par son enseignement, une influence profonde sur de nombreuses générations d'étudiants. Il a occupé toute sa vie des postes très en vue : directeur de l'Ecole des Hautes Etudes, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure de 1880 à 1904, professeur d'histoire de la civilisation du moyen âge à la Sorbonne, professeur au Collège de France, directeur autrefois de la *Revue critique*, fondateur ensuite et directeur de la *Revue Historique*, collaborateur à une quantité de revues et journaux (*Débats*, *Temps*, *Revue Bleue*, etc.).

Nous n'avons pas à le présenter de nouveau à nos lecteurs. Nous l'avons fait une première fois en 1897 (p. 941) ; puis, en 1904, à l'aide d'une Correspondance très intéressante qui avait été échangée entre lui (à l'âge de dix-huit et dix-neuf ans) et Mgr Dupanloup, nous avons dit ce que nous avons pu entrevoir de son évolution religieuse du protestantisme orthodoxe de sa famille au rationalisme où il a persévéré ensuite.

A la suite de notre premier article, il nous a

écrit la lettre qu'on va lire (datée du 18 novembre 1897). Nous la donnons *in extenso :* elle mérite lecture :

Je vous remercie cordialement de la notice si bienveillante publiée par l'*Ami du Clergé* sur ma personne et mes livres. Ceux qui, comme moi, ont travaillé toute leur vie pour la cause de la tolérance religieuse et de la stricte impartialité critique souffrent doublement quand ils sont l'objet de jugements injustes, dictés par l'esprit de haine ou d'intolérance. Dans un moment comme celui où nous vivons, on n'a pas trop de toutes les bonnes volontés pour lutter contre le courant d'immoralité, contre toutes les causes de dissolution politique et sociale qui minent la France. Quand je vois dans quelle étroite intimité de cœur, d'esprit et d'âme je me suis trouvé avec mes élèves catholiques de l'Ecole Normale, avec des hommes comme Goyau, Fabre, Imbart et tant d'autres, je me demande pourquoi une partie de la presse catholique cherche à exciter chez les protestants des sentiments d'hostilité en lançant contre eux des attaques déshonorantes, et en particulier la plus atroce de toutes, celle qui met en doute leur patriotisme. Si les articles de M. Maurras contre moi dans la *Gazette de France* vous sont tombés sous les yeux, vous pouvez comprendre ce que j'éprouve.

J'en souffre d'autant plus que, quoi qu'en dise votre collaborateur, ni ma revue ni moi n'avons jamais été animés d'esprit sectaire. Je n'ai point le bonheur de croire aux dogmes chrétiens et je crois avoir toujours dans mes jugements sur l'Eglise catholique parlé d'elle non seulement avec impartialité, mais avec sympathie. Un historien qui manquerait de sympathie pour la plus grande force morale et religieuse qui ait jamais existé et qui existe dans le monde serait à mes yeux un piètre historien. J'ai eu pendant les dix premières années comme codirecteur à ma Revue (la *Revue Historique)* un très bon catholique, M. Fagniez, et dès notre premier n° j'ai publié un article sur Tilly et Magdebourg, dû à mon ami Reuss, qui m'a fait accuser de « sympathies catholiques » par un journal protestant. Si vous voulez être tout à fait édifié sur mon esprit sectaire, demandez aux Sœurs de St-Paul de Chartres établies à Ouzouer-le-Marché (Loir-et-Cher) quelle lutte j'ai soutenue pour leur Ecole pendant deux ans et comment, grâce à moi, cette Ecole a pu subsister. Je suis de la politique de l'Hopital : « Otons ces noms de huguenots, de papistes, ne gardons que celui de chrétiens. » Cet esprit chrétien, esprit de vérité, de liberté et de charité, est de plus en plus rare, bien qu'il soit de plus en plus nécessaire. Vous en avez usé, il me semble, envers moi et c'est ce dont je vous remercie cordialement.

G. MONOD.

Cette lettre est sincère. Sur un fonds d'idées qui ne sont pas les nôtres, elle jette de nobles sentiments. G. Monod l'écrivait à la fin de 1897; il ne l'eût plus écrite l'année suivante, après la reprise de l'affaire Dreyfus. Non que nous mettions en suspicion sa sincérité dans cette polémique où il s'est précipité à corps perdu : nous le croyons volontiers un des convaincus qu'il y eut dans le dreyfusisme. Mais les outrances inouïes de langage où il s'est emporté chaque fois que la terrible affaire s'est retrouvée au bout de sa plume, sont un des plus douloureux exemples de l'aveuglement où la passion peut jeter les cerveaux mêmes qui se croient le mieux à l'abri de ses atteintes derrière les sévérités de la méthode « critique [1]. »

La dernière campagne de G. Monod a été dirigée contre le monopole universitaire. Relire son article : *Contre le monopole de l'enseignement,* dans *Revue politique et parlementaire* du 10 mars 1910. Mais ce n'est pas par amour de la liberté, ni même au nom du principe de liberté qu'il parle : la liberté d'enseignement est à ses yeux non un droit, mais une simple tolérance. C'est pour une raison tout utilitaire et intéressée qu'il adjure l'Etat de ne pas décréter le monopole. Car, pense-t-il, déjà les atteintes portées à la liberté (par la suppression des Congrégations, par l'interdiction d'enseigner étendue à tous les congréganistes) ont eu les résultats les plus fâcheux : regain de popu-

[1] Peut-être a-t-il senti lui-même plus tard le vide de sa méthode critique. C'est du moins ce que conjecture un de ses anciens élèves, M. André Beaunier, dans la notice, aussi émue que fine, qu'il lui a consacrée au lendemain de sa mort *(Figaro* du 11 avril). M. Beaunier raconte avec quel enthousiasme farouche eux, les normaliens d'il y a quarante ans, se sont donnés au pessimisme hautain que développait en eux pareille méthode : le culte du fait, pour lui-même, sans en vouloir jamais rien tirer; considérer comme infiniment précieux et comme la trouvaille qui consacre une journée un fait, un simple fait, dix fois contrôlé, dix fois discuté, étroitement surveillé, accepté seulement quand il a fourni toutes ses preuves ; le prendre tout seul, l'isoler de tout, le stériliser, s'interdire de rien construire autour, d'en tirer aucune leçon .. Le fait !

« Plus tard, il a semblé à quelques-uns de ses disciples qu'on ne pouvait pas demeurer là.

« Lui-même ne fut-il pas tenté, mais après l'heure où l'on s'échappe facilement ?... Cette déception que je conjecture qu'il éprouva, — et, je l'avoue, je n'ai là-dessus aucune confidence de lui, — n'est-elle pas attestée par le souci qu'il eut d'autres manières d'être un historien ? L'un de ses livres les plus faciles à lire s'appelle *les Maîtres de l'histoire : Renan, Taine et Michelet.*

« Il admira passionnément ces trois hommes et, en particulier, Michelet. Or, Michelet, c'est tout le contraire de lui ; c'est tout le contraire de ce qu'il nous enseignait ; et c'est tout le contraire de ce qu'il avait appris à Berlin, puis à Gœttingue.

« Je me figure que, certains soirs, sa méthode ne suffisait pas à le contenter ; je me figure qu'elle l'attristait, jusqu'au désespoir.

«... Ses gestes étaient timides, sa voix confidentielle et ses regards un peu effarés, comme ceux des érudits qui ont toujours l'air de se lever d'une lecture... Les honneurs ne l'égayèrent pas. Il était triste et aimable ; son sourire était plus triste que tout au monde.

« Aucun de ses élèves, — et seuls l'ont connu ses élèves, — ne se souviendra de lui sans émoi. Il résume la chimère grave et poignante d'une époque qui a vite passé. »

Sa Revue, la *Revue historique,* vient de publier sur lui (mai-juin) deux notices. On nous y dit que, de son christianisme, G. Monod ne conserva que « la foi en Christ, considéré comme le guide le plus sûr et le plus consolant de l'humanité en marche vers une fin toujours meilleure, » c'est-à-dire en un Christ pur homme. Un papier écrit la veille de son départ pour la clinique se termine par ces mots : « Le corps retourne à la poudre, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné, se réunit à l'âme inconnue qui gouverne l'univers et que Malwida invoquait en mourant. *Pace e Amore.* »

Il n'avait pas étouffé en lui certaines tendances sentimentales. Car au-dessus des ruines de l'intelligence, il préconisait les droits du cœur. — « Qu'est-ce que l'esprit sans le cœur ? demandait-il. Une forme vaine. Il faut vivre, il faut aimer. Aimer, c'est là notre vie. » — « Les croyances ne sont rien, écrivait-il à Mme de Pressensé ; la volonté est tout : vous m'avez enseigné, après mes parents, à me faire une vie élevée et libre, en m'enseignant que tout réside dans la noblesse de la volonté. » On reconnaît là des formules dont on a entendu depuis retentir l'équivalent sur des lèvres catholiques : formules qui sont susceptibles peut-être d'interprétations bénignes et se prêtent à des mouvements d'éloquence échauffée, mais qui n'en sont pas moins des formules d'erreur et signifient répudiation de toute certitude intellectuelle, appel exclusif à la volonté et à l'action, primat de la volonté et de l'action sur les ruines de l'intelligence.

larité qui s'attache toujours aux persécutés, déclin de la ferveur républicaine dans l'esprit de beaucoup, invasion de l'esprit réactionnaire dans les lycées à mesure qu'on les peuple de toutes les recrues de l'enseignement libre. — Voir là-dessus un article, qui est certainement intéressant et symptomatique, de M. Maurice Vernes (protestant), dans *La Coopération des idées, Revue d'éducation sociale* (positiviste, dirigée par M. G. Deherme), n° du 16 avril 1912. M. M. Vernes termine par ces lignes qui, sous sa plume jadis d'un rationalisme si âpre, sont aussi, à leur manière (la manière positiviste), révélatrices de l'intensité du mouvement d'idées dont nous parlait tout à l'heure M. P. Bourget :

« M. Monod, dit M. Vernes, appartient à cette école, aujourd'hui en décadence, du rationalisme sceptique, qui élimine du champ de ses études les questions théologiques et les vertus spirituelles, n'admet les effets de la religion que dans le domaine vague du sentiment et ne lui fait place que sous la forme de la description purement extérieure des faits et des personnes et de l'analyse des documents. Le judaïsme réformiste, le protestantisme libéral, c'est le maximum que puissent accepter des esprits formés par la culture contemporaine : *une foi qui se considère comme indispensable à une société*, la croyance catholique en France, la croyance protestante de l'Angleterre ou de l'Allemagne au seizième siècle, *constituent*, selon M. Monod et ses amis, *à la fois un anachronisme et un danger*. — Heureusement que *de visibles symptômes annoncent le déclin de la philosophie du dix-huitième siècle, liée à la foi révolutionnaire !* — Le moment n'est peut-être plus si éloigné où, cessant de considérer la religion comme une affaire privée, indifférente à l'Etat si elle ne lui est pas directement nuisible, on y reconnaîtra un élément essentiel de l'organisation sociale, le gage le plus sûr du progrès matériel et moral d'un pays. »

XI. — Ce M. Reuss dont on vient de lire le nom dans la lettre de G. Monod, est un des grands pontifes de la critique historique à l'Ecole des Hautes Etudes et à la *Revue critique*, mais sans la hauteur d'âme qui réussit à mettre à l'abri de certains excès G. Monod et plusieurs autres. M. Reuss a lu la *Jeanne d'Arc* de M. Hanotaux ; et vous pouvez songer qu'il n'en est pas content ! *(Revue critique*, 2 déc. 1911).

M. Hanotaux dit de l'héroïne : « Elle sait où elle va ; elle sait pourquoi elle va, » et célèbre comme il convient « ce double miracle, miracle de la mission, miracle de l'accomplissement » : M. Reuss ne comprend rien à l' « extase » de M. Hanotaux sur ce « double miracle », et glose intrépidement :

Mais il en a toujours été ainsi pour les grands personnages historiques, le jeune moine d'Erfurt, Martin Luther, se levant dans sa cellule contre l'Empire et la Papauté ; le petit sous-lieutenant Buonaparte, en marche vers la couronne impériale ; le gardeur de chameaux, Mohammed, se préparant à devenir le prophète de l'Islam ; le fils de l'obscur charpentier de Nazareth, cheminant vers le Golgotha, avant de monter au ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu.

M. Hanotaux a écrit : « Le moins est d'accepter d'elle (Jeanne d'Arc) sur elle-même son témoignage ; elle ne ment jamais ; elle n'exagère rien ;... ce qu'elle dit, elle le pense. » Et M. Reuss de s'indigner :

« Elle a certainement cru tout ce qu'elle disait » ; mais il n'est pas d'un esprit critique de vouloir nous forcer pour cela à le croire à notre tour. S'il devait en être ainsi, l'historien serait *à la merci de tous les rêveurs, de tous les voyants, de tous les hallucinés, de tous les fous ;* car où s'arrêter alors ? Affirmer que Jeanne d'Arc est « isolée en dehors et au-dessus de l'humanité », est d'une belle hardiesse, comme confession de foi, mais si cela doit être une donnée historique, il faudrait d'abord la prouver. Est-ce *par hasard* (!) sur les miracles de la bienheureuse que l'auteur fonde cette opinion qui la met au-dessus de l'humanité ? *Ils ne sont pas bien remarquables* pour un temps où des saints restés aussi obscurs que Jeanne est devenue célèbre, en faisaient bien d'autres ; quant aux guérisons de cancers et d'ulcères de sœurs congréganistes, accomplies en 1897, lorsqu'elles sont devenues nécessaires pour la béatification, *un historien*, fût-il de l'Académie française, *aurait bien fait de ne pas les citer.*

Sont-elles cependant, ces guérisons, oui ou non, des faits ? Mais il y a des « faits » qu'un historien ne doit pas voir !

Parce que pour M. Hanotaux « le mystère de la condamnation est le plus obscur, le plus occulte, le plus divin des quatre mystères » où il résume la vie de Jeanne d'Arc, M. Reuss, galamment :

On croit rêver en rencontrant cette éjaculation mystique sous la plume d'un ancien professeur à l'Ecole des Hautes Etudes et d'un politique qui, des années durant, a manié les hommes et dirigé les affaires de notre pays. On dirait vraiment que *M. H. ne sait rien de la mentalité des gens d'Eglise au moyen âge ;* qu'il ignore que des milliers et des milliers (!!) de malheureuses victimes, infiniment plus obscures mais tout aussi innocentes que Jeanne d'Arc, ont été accusées, jugées, torturées, condamnées et brûlées par des tribunaux ecclésiastiques analogues, du XIII^e au XVII^e siècle.

Pour M. Reuss il n'y a rien de « mystérieux » en tout ceci. « Il n'y a plus de mystères, » clamait déjà feu Berthelot un jour de banquet. Et M. Reuss reconstitue allègrement cette « mentalité » des juges de Rouen, qui a échappé à M. Hanotaux. Chez les uns, simple question de servilisme politique vis-à-vis de l'Anglais et du Bourguignon ; chez les autres... :

Les autres, fidèles à la parole de saint Paul : *Mulier taceat in ecclesia*, étaient naturellement hostiles à une femme qui s'avisait de jouer au soldat et de faire figure de politique ; d'autres, plus pratiques, se préoccupaient fort peu de savoir si elle était innocente ou coupable, mais visaient une prébende ou un bénéfice en échange de leur vote. J'admettrais même volontiers que beaucoup fussent *bêtement* convaincus que Jeanne était vraiment en puissance du démon et capable des pires maléfices, puisqu'ils avaient vu de vieux soldats aguerris fuir devant elle comme des recrues nouvelles...

Ces citations suffisent. M. Reuss est protestant et professeur d'histoire à l'Ecole des Hautes Etudes, où il exerce une influence réelle. Nos lecteurs le connaissent maintenant. Ils connaissaient, de longue date déjà, la *Revue critique* où il écrit en compagnie de M. Loisy, de M. Alfaric

(autre prêtre tombé, — professeur, il y a deux ou trois ans, au Grand Séminaire d'Albi), de M. Maurice Vernes (protestant), de M. Salomon Reinach, etc. [1].

XIII. — D'une récente chronique médicale du ***Temps*** **(13 avril) :** ***Comment nous devrions préparer nos enfants à la vie,*** **par le Dr F. Helme :**

Resterait maintenant le chapitre de la morale, qui est tout l'homme, et déjà je n'ai plus de place. Je me mépriserais cependant si je n'exprimais *mon regret de voir l'idée de Dieu trop étrangère à la formation de nos petits.* Elle emporte avec elle une morale si haute, elle munit les sensibilités de freins si solides que dans notre hâte d'éphémères enclins aux réalisations immédiates, nous avons porté une main trop brutale sur le vieil édifice. — « En se mêlant au monde, a dit M. Jean Jaurès dans sa magnifique thèse de doctorat sur la *Réalité du monde sensible,* Dieu n'y répand pas seulement et la vie et la joie, mais aussi la modestie et le bon sens. Dieu, précisément parce qu'il est présent partout, ne fausse pas, ne détruit pas les simples et tranquilles relations qu'ont entre eux les objets et les êtres... » — Je ne rapporte point, croyez-le, ces éloquentes paroles pour relever mon humble discours par quelque piquant imprévu tiré de la politique, mais bien parce que l'idée de l'Etre, en tant que source de toute morale, ne saurait être plus fortement énoncée.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Le no 9 (10 mai) des ***Acta*** **renferme quatre décrets de la S. Consistoriale et un de la S. C. du Concile, un jugement de la Rote et un de la Signature Apostolique, et deux Lettres de la Secrétairerie d'Etat.**

S. C. Consistoriale

1o Erection aux Etats-Unis des diocèses de ***Kearney*** **(par démembrement du diocèse d'Omaha; 8 mars 1912), suffragant de Dubuque; et de** ***Corpus Christi,*** **remplaçant le vicariat apost. de Brownsville (Texas) et suffragant de La Nouvelle-Orléans (23 mars 1912).**

2o 29 mars 1912. — Fixation des limites exactes du diocèse de Fort-Wayne (Indiana ; Etats-Unis).

3o 20 avril 1912, ***Tarbes et Lourdes :***

Ssmus Dominus Noster Pius PP. X decreto hujus Sacræ Consistorialis Congregationis diei 20 aprilis 1912 statuit ut in posterum ecclesia cathedralis Tarbiensis ejusque episcopus novo Lapurdensi titulo, ab oppido *Lourdes,* honoris causa honestarentur, ita ut tum diœcesis tum episcopus Tarbiensis ac Lapurdensis nuncupari possint et valeant. Cum vero novus hic titulus Lapurdensis diœcesi Tarbiensi nonnisi ad honorem adjectus sit, Sanctitas Sua mandavit, ut quod attinet ad præsentem statum sedis et residentiæ episcopalis itemque curiæ et capituli cathedralis nulla fieret immutatio.

4o 22 avril 1912. — Lettre à l'évêque de Campinas (Brésil) le félicitant de la prochaine création de séminaires dans son diocèse.

S. C. du Concile

3 mai 1912.

Lettre au sujet des jours de fête

I. *Le désir du Souverain Pontife est que les fêtes naguère supprimées continuent d'être célébrées le plus solennellement possible.* — II. *Dans ces jours les évêques pourront alors dispenser du jeûne et de l'abstinence.* — III. *Ils pourront conserver au jeudi après la Trinité, comme autrefois, la fête et la procession du Saint-Sacrement.*

Plurimis ex locis pervenerunt ad hanc S. Congregationem Concilii supplices libelli, quibus instantissime postulatur ut omnes aut nonnulli dies festi de numero festivitatum sub præcepto per litteras Apostolicas diei 2 julii 1911 expuncti, in pristinum restituantur, tum ad satisfaciendum pietati fidelium id enixe expetentium, tum ob alias peculiares cujusque loci rationes. Potissimum vero supplicatum fuit ut festum Ssmi Corporis Christi celebrari possit cum solemni processione et pompa, ut antea, feria V post Dominicam Ssmæ Trinitatis, eam præsertim ob causam quod hujusmodi processionis defectum non sine animi mœrore et spirituali jactura pati videantur populi, qui eam diem specialiter solemnem habere et miro splendore celebrare consueverunt.

Porro, Ssmus Dnus N. Pius PP. X, Cui relatio de præmissis facta fuit ab infrascripto Cardinali hujus S. Congregationis Præfecto, plane cupiens ne, ex præpostera aut non recta interpretatione prædictarum litterarum, fidelium pietas ac debitus Deo cultus imminuantur ; volens imo ut, quoad fieri possit, augeantur, hæc quæ sequuntur declarari, præcipi atque indulgeri mandavit :

1o Quum, perpensis temporum rerumque novarum adjunctis, Summus Pontifex nonnullos dies expunxit e numero festivitatum sub præcepto, quemadmodum non semel a Suis Decessoribus factum fuit, minime sane intellexit ut eorum dierum festivitas omnino supprimeretur : vult immo Sanctitas Sua ut iidem dies in sacris templis celebrentur non minori quam antea, solemnitate, et, si fieri potest, eadem populi frequentia. Ea vero fuit et est Sanctitatis Suæ mens, ut relaxata maneat tantummodo sanctio qua fideles tenebantur iis diebus audire Sacrum et abstinere ob operibus servilibus ; idque potissimum ad evitandas frequentioris præcepti transgressiones et ne forte contingeret ut, dum a multis Deus honorificatur, ab aliis non sine gravi animarum detrimento offenderetur. Præcipit itaque Eadem Sanctitas Sua omnibus et singulis animarum curam gerentibus ut ipsi, dum hæc commissis sibi gregibus significant, ne cessent eos hortari vehementer ut, iis etiam diebus, pergant suam in Deum pietatem et in Sanctos venerationem, quantum maxime poterunt, testari, præsertim per frequentiam in ecclesiis ad audienda sacra aliaque pia exercitia peragenda.

2o Quo autem Christifideles magis excitentur ad

[1] M. Lejay, professeur à l'Institut catholique de Paris, en a été longtemps le collaborateur assidu, jusqu'à ce que Mgr Baudrillart son Recteur lui ait interdit de continuer. Parmi les collaborateurs actuels, on remarque encore 1o un ecclésiastique dont nous ne dirons rien aujourd'hui et dont le nom ne figure d'ailleurs, que nous sachions, dans les rangs ni du clergé paroissial ni du clergé de l'enseignement libre, et 2o M. P. de Labriolle, prof. à l'Université de Fribourg (Suisse) M. de Labriolle est directeur aussi du *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes* qui paraît depuis l'an dernier. La *Revue critique* est dirigée par M. Chuquet, prof. au Collège de France, directeur aussi des *Feuilles d'histoire* qui paraissent depuis quelques années à la libr. Roger et Chernoviz.

supradictos dies festos pie sancteque excolendos, vigore præsentium litterarum, conceditur omnibus locorum Ordinariis ampla facultas dispensandi cum suis subditis super lege jejunii et abstinentiæ, quoties dies abstinentiæ vel jejunio consecratus incidat in festum quod, licet præcepto non subjectum, cum debita populi frequentia devote celebratur.

3° Item, per præsentes litteras conceditur ut festum Ssmi Corporis Christi, ubi Sacrorum Antistites ita in Domino expedire censuerint, etsi præcepto non obstrictum, celebrari possit cum solemni processione et pompa, prout antea, feria V post Dominicam Ssmæ Trinitatis ; contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Secretaria Sacræ Congregationis Concilii, die 3 maii 1912.

C. CARD. GENNARI, *Præfectus*.
O. GIORGI, *Secretarius*.

S. Rote Romaine

24 janvier 1912, *Turin*. — Affaire, sans aucun intérêt général, de nomination à un patrimoine ecclésiastique.

Signature Apostolique

15 avril 1912, *Mondovi* (Piémont). — Procès de chanoines, sans portée générale.

Secrétairerie d'Etat

1° 22 avril 1912. — A Mgr Fuzet, archev. de Rouen, pour le féliciter de sa lettre sur l'*Apostolicité des églises de Provence*.

2° 23 avril. — Au comte Keller, président du *Comité catholique de Défense religieuse*.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Est-il besoin, pour recevoir du scapulaire, que le prêtre prononce pour chaque récipiendaire la formule d'imposition ?

R. — D'après une réponse de la S. C. des Indulgences du 5 février 1841, la formule par laquelle on impose le scapulaire peut être prononcée sur beaucoup de personnes à la fois [1].

Comme certaines feuilles de pouvoirs laissaient des doutes, on demanda des explications à la S. C. des Ind. qui répondit d'une manière très claire le 18 avril 1891 [2].

D'après le formulaire de la S. C. des Rites, pour la bénédiction et l'imposition simultanée de plusieurs scapulaires, le prêtre doit d'abord imposer le scapulaire à tous les récipiendaires et dire *ensuite* la formule sur tous. D'après une décision de la S. C. des Indulg. du 18 juin 1898 [3], cette formule doit se dire immédiatement *avant* l'imposition des scapulaires. On peut donc, selon les circonstances, suivre l'une ou l'autre de ces méthodes.

Pour la pratique, la S. C. des Indulg. a encore déclaré, à la même date, que si plusieurs personnes des *deux sexes* doivent être reçues dans la confrérie du scapulaire, il serait plus convenable de les partager en deux catégories, hommes et femmes, si la chose est possible, et de procéder à une double cérémonie, en employant la formule la plus longue et en modifiant selon le sexe : *Accipite, viri devoti*, ou *devotæ mulieres*. Quand, au contraire, on ne fait qu'*une* seule cérémonie pour des hommes et des femmes, il vaut mieux employer la formule plus courte, approuvée par la S. C. des Rites le 24 juillet 1888, et, en imposant le scapulaire, dire simplement : *Accipite hunc habitum*... [1].

Q. — Dans le *Catéchisme de la doctrine chrétienne à l'usage des enfants et des grandes personnes* par l'abbé Lemarié (Société St-Augustin), p. 151, je lis ce qui suit, au sujet du jeûne :

« Par décret de la S. C. du St-Office, en date du 7 septembre 1906, S. S. le Pape Pie X a réformé la loi générale du jeûne et de l'abstinence. Ce décret distingue trois espèces de jeûnes : 1° le jeûne de maigre strict ; 2° le jeûne de maigre moins strict ; 3° le jeûne avec permission d'aliments gras. »

Vient ensuite l'énumération des jours où ces différents jeûnes sont obligatoires.

Je n'ai rien trouvé dans l'*Ami* au sujet de cette modification à la loi générale du jeûne.

R. — Le décret que vous signalez existe en réalité; mais nous ne l'avons pas donné, parce qu'il concerne seulement l'Italie et les diocèses de Malte et de Gozzo, qui suivent l'Italie sur ce point [2].

Q. — Il y a pénurie de prêtres. Un curé veut se retirer dans un autre diocèse comme précepteur. L'évêque s'y oppose. Quelles mesures peut-il prendre à l'égard de ce prêtre? Pourrait-il l'interdire pour la sainte messe?

R. — Il est impossible de répondre d'une manière générale à cette question, et chaque cas particulier exige une étude sérieuse d'une foule de circonstances, tant du côté de l'administration diocésaine que du côté du prêtre.

Q. — Dernièrement un mariage mixte a été célébré dans notre paroisse ; on a fait monter les deux conjoints pour l'offrande et on a présenté la patène au mari protestant pour qu'il la baise. Il me semble que cette manière de faire est tout à fait condamnable. Qu'en pensez-vous ?

R. — Les hérétiques sont des excommuniés *tolérés*.

L'Eglise *permet* la communication avec les excommuniés *tolérés*, non seulement dans les choses civiles, mais encore dans les choses divines et ecclésiastiques.

[1] *Decreta authentica*, n. 286, ad 4.
[2] *Ami* 1891, p. 494.
[3] *Ami* 1898, p. 904.

[1] Tachy, *Les Confréries*, n. 211. — Beringer, *Les Indulgences*, t. I, p. 545.
[2] *Analecta*, 1906, p. 374.